

LE VILLAGE

Dans nos plaines, l'Escaut est roi. Point de rochers qui l'enserrent, ni de collines qui le détournent; le fleuve régit le pays et va comme il veut. Au long des siècles, les riverains sont parvenus à lui prendre quelques terres basses qu'un réseau de digues protège, que des écluses drainent ou irriguent. De grands remparts de boue durcie contiennent les marées, et à chaque pleine lune, les bateaux passent plus haut que la cime des noyers et des pommiers.

Si la lune, le vent, la marée et la pluie se liguient pour pousser l'Escaut, tout se rompt. Les récoltes sont perdues, le bétail noyé et les gens, réfugiés sur les toits de tuiles ou de chaume, se sauvent à grand-peine.

Bientôt les digues sont réparées; les eaux se retirent, mais il reste, cachets posés sur une terre vassale, des étangs ronds, aux places où les eaux, en tourbillonnant, creusèrent des entonnoirs; ce sont les *Wielen* (roues). Les villages se sèchent comme des chats, au soleil du prochain été, les alluvions nourrissent l'osier dans les courbes du fleuve, et, sur les coudes, les terres hautes, lourdes d'argile, sont transformées en briques.

Le village du Weert émerge des boues d'alluvions agglutinées en pâturages et en oseraies, entre l'Escaut et le « Vieil Escaut ». D'un côté, se dressent de hautes digues, de l'autre côté, un bras mort du fleuve forme de vastes étangs, au delà desquels se massent les lourdes frondaisons d'un château de belle-au-bois. Draperie loin-

taine, lieu inaccessible défendu par dix gardes-chasse.

Un joli jour de mars, une jeune fille amarrait sa petite barque au passage d'eau de l'Escaut, lorsqu'un enfant arriva, courant et appelant:

— Mademoiselle Suzanne! monsieur Jules est malade!... Ne vous effrayez pas, mais il faut revenir!

Les genoux de Suzanne tremblèrent. La digue fleurie de millions de pâquerettes tournoyait autour d'elle, toute sa joie du bel Escaut printanier fondit en une onde brûlante qui envahit son visage hâlé:

— C'est Joke qui t'envoie?

— Oui... murmura l'enfant.

— Ce n'est pas tout, Dolf; père est-il tombé?

— Oui, oui...

— Vite, vite, rentrons, balbutia-t-elle. Pourtant elle vérifia la chaîne qui retenait la barque, ferma soigneusement le cadenas et mit la clef dans sa courte veste de baie rouge.

— Vite, vite, répétait-elle en courant, est-il très mal? L'enfant ne savait pas...

Le passeur d'eau, de loin, cria:

— Qu'y a-t-il, zelle Suzanne?

— Père, répondit-elle sans s'arrêter. Le passeur, se courbant, rentra dans la cuisine où sa femme pelait des pommes de terre, et dit, le doigt pointé dans la direction du village:

— M'sieur Jules! une attaque, sans doute.

— Jésus-Maria! s'exclama la bonne femme, la troisième c'est la fin! Pas un grand malheur, perclus comme il l'était, mais que fera mademoiselle Suzanne?

— Elle continuera. Elle fait toute la besogne depuis la première attaque..., quatre années!

— Je ne dis pas, mais...

On appelait le passeur, il sortit, laissant ouverte une porte basse sur le petit jardin. La femme l'entendit chauser des sabots, s'éloigner dans l'herbe trempée de la digue

et saisir les rames. Le vent venait du village, une brise de printemps, délicate et parfumée. Quand le passeur revint, il s'arrêta au seuil de la porte, et se découvrit: un tintement léger s'entendait là-bas, au loin:

— L'extrême-onction, dit l'homme.

La femme se signa:

— Aujourd'hui, samedi... ça sera l'enterrement à mardi: il faudra y aller, Susse, et demander votre père pour la barque.

Susse remit sa casquette:

— Il est administré, mais il n'est pas encore mort, Finne. Cela peut trainer.

Elle secouait la tête. Eh! non, cela ne pouvait plus trainer, il était malade depuis si longtemps, tout perclus, et voulté, et, la troisième attaque, Susse, vous savez bien qu'on n'y survit pas.

— Je crois, répondit le passeur, qu'il n'était pas très vieux encore, un peu pingre, mais brave homme tout de même; puis il s'y connaissait. Nous n'aurons plus jamais un tel *Dyckgraef*! Les digues, les *schorres*², les écluses, les irrigations... Vous savez bien que l'inondation de 1906 a épargné les digues de sa juridiction. Seule zelle Suzanne en sait autant que lui!

— Mademoiselle Suzanne s'y connaît, dit Finne, mais ce n'est pas un homme. Les messieurs des digues consentiront-ils à nommer une femme? une Comtesse des digues! cela n'est jamais arrivé!

— Mademoiselle Suzanne s'y connaît encore mieux que monsieur Jules, s'entendait Susse: la marée, le vent, le temps, les points faibles selon les courants... Ce n'est pas étonnant, il me semble encore la voir, gosse de quatre ans, dans un grand châle, poussant son petit nez curieux hors de la carriole, pendant les inspections. Monsieur

1. *Dyckgraef*: littéralement, comte des digues, c'est-à-dire directeur d'un important réseau de digues.

2. Prés submersibles.

Jules l'a toujours emmenée, depuis la mort de madame Jules. Pas même d'école! Zelle Suzanne m'a dit avoir appris à lire dans les registres des digues.

— Pas d'école, répéta Finne. La vieille bonne-maman était bien trop fière pour l'envoyer à l'école du village, et monsieur Jules n'a pas voulu la mettre en pension. A-t-elle seulement jamais pu bavarder un quart d'heure avec d'autres fillettes? Et pourquoi ne se marie-t-elle pas? Monne le brasseur voudrait bien; c'est une belle fille. Et des sous!

— Elle a des idées... Je crois qu'elle préférerait le grand Triphon à ce buveur de bière qu'est Monne.

— Le Triphon! ça n'est pas pour une demoiselle comme Suzanne!

Susse haussa les épaules. Il prit la cafetière sur le poêle et but une jatte.

La femme s'entêtait:

— Elle ne peut rester seule pourtant dans cette grande maison... Et quand les messieurs se réuniront-ils?

— Ils se sont réunis, il y a quelques jours. Cela peut durer un an jusqu'à la prochaine assemblée, avant que l'on nomme quelqu'un...

— Et si ce n'est pas elle. Qui alors?

Susse tira sur sa pipe sans répondre, repris par son silence et sa placidité habituelle.

MARÉES

Suzanne mit un jersey de laine et partit tête nue afin de mieux jouir du vent ensoleillé.

En contrebas de grandes digues, l'osier vigoureux se dressait dans un sol lourd, drainé par les fossés boueux où pataugeaient des canards blancs; elle escalada le talus herbeux, et aussitôt un vent large et brillant pénétra ses vêtements, s'enroula à ses bras nus et joua dans sa chevelure. La marée montait, l'Escaut, à courtes vagues drues, bousculait les roseaux près des diguettes.

Suzanne marchait allégrement vers l'amont, poussée par la brise, précédée par son ombre, tirée par ses cheveux, suivie par son chien. Ah! l'odeur du fleuve! Le vent et la marée communiquaient à la jeune fille une sorte de griserie semblable à l'amour. Elle ne pensait à rien. Elle était un corps jeune sous le vent d'azur. A l'heure de la marée haute, elle arriva au *schorre* de Larix. Elle s'arrêta sur la diguette onduleuse; l'eau clapotait en affleurant le sentier. Une grenouille se sauva sous les pieds de Suzanne. Elle pensa à la briqueterie, à sa main dans l'eau: l'anneau de fiançailles avec l'eau, le cercle froid au poignet, la larme dans sa main... Elle rit joyeusement et déboutonna son jersey. Le vent dur et pur glissa le long de son corps: «Mon cœur à l'Escaut!» En même temps, elle se moquait d'elle-même, éprouvant un peu de honte de cet accès de lyrisme. Une personne qui fait une chute ridicule regarde autour d'elle, en se relevant, pour s'assurer que personne ne l'a vue en sottie posture; ainsi

Suzanne, jersey défait, offrant son âme à l'Escaut, jeta un hâtif regard. Elle vit, dans la direction du Weert, une silhouette d'homme marchant à grands pas et reconnu joyeusement Larix. La marée montait toujours. Larix avait aperçu la jeune fille, il l'aborda montre en main, et, comme si elle en eut été responsable :

— Votre Escaut est inexact, dit-il. J'ai relevé l'heure de la marée haute à Ostende. Vous m'aviez dit : cinq heures après, elle arrive au Windriet. Il est cinq heures et vingt minutes, elle devrait baisser depuis un gros quart d'heure.

— C'est le vent qui la pousse et la soutient, s'écria Suzanne très excitée. L'eau va déborder la diguette, voyez ! Ah ! votre locataire a de la chance que ses foins soient rentrés !

En effet, aux endroits légèrement infléchis, où la digue d'été rejoignait la grande digue, l'eau, à filets légers, coulait déjà dans le pré.

— Ah, bah ? dit Larix, et nous, alors, nous sommes pris ici ?

— Ce n'est pas bien dangereux. Les digues sont durcies, l'été. Ces grosses marées ne sont mauvaises qu'après les pluies et quand les taupes les ont trouées. Mais pour ne pas nous mouiller, installons-nous dans votre gros saule.

Le tronc, large et court, se divisait au sommet, formant un double siège où se hissèrent les jeunes gens, mais le malheureux chien de Suzanne, détestant l'eau, pataugeait tout autour, jappant et pleurant.

Suzanne, penchée, tâchait de le saisir par le collier : « Allons, Max ! saute, Max ! courage Max ! Houp ! nous y sommes, pauvre vieux Max, va ! »

Larix, à califourchon sur sa demi-tête de saule, riait : « Merci comtesse ! je m'appelle aussi Max ! Vous parlez le français à votre chien ? à moi aussi, si vous voulez : aux deux Max. A la maison, mes parents ont toujours mêlé le

français et le flamand... »

Suzanne se mit à rire ; elle expliqua que son arrière-grand-père était venu de Gascogne à la suite de Dumouriez. Quoiqu'ayant épousé une flamande, il avait continué à parler le français à ses chiens, imité par le grand-père, bourgmestre, puis par M. Jules, et enfin par Suzanne, qui possédait le vocabulaire complet du « parler-chien ». D'ailleurs, on était abonné depuis cent ans à l'*Indépendance Belge*, dans la maison Briat.

— L'*Indépendance* et le chien, railla Larix, et à votre père, que parliez-vous ?

— Flamand... français... elle réfléchit... c'est-à-dire, pour les choses habituelles, flamand, pour les autres, français.

— Mais quelles autres ?

— Par exemple, pour dire... qu'une chose est belle ! mon père m'a appris à aimer l'eau, la terre et le vent, monsieur Larix.

— Moi, répondit Larix, je n'ai qu'une petite maman, si malade, si douce !

— Mon père, continua Suzanne, je ne l'ai jamais quitté. Il m'a appris lui-même à lire et à écrire... et la grammaire française et l'orthographe... il m'a dicté tout le Télémaque !...

— Ah vraiment ? Oui, maman parle aussi du « Télémaque ». C'était autrefois la mode dans nos villages, je crois. Et... vous aimiez cela ?

— Oui, c'était bien doux, ce printemps éternel qui bordait son fle. Cela me faisait penser à du muguet. Et ces personnages si polis et si batailleurs. Quand je rêve à voyager, je voudrais voir l'île de Calypso et Brives-la-Gaillarde, à cause de l'arrière-grand-père. Ah voyez ! votre schorre s'inonde. Il faudra ouvrir l'écluse à marée basse. Votre locataire s'en avisera bien...

Larix lui demanda si elle aimerait à vivre dans un printemps éternel ?

Elle s'écria que non, rien ne lui semblait plus beau que le changement perpétuel des saisons, et la neige, la glace, la pluie et le vent auxquels succède le printemps.
Le jeune homme se mit à chanter :

*J'ai pu revoir les glaces fuyant les champs,
Et la neige muée en torrents...*

et il continua jusqu'au bout, le tendre lied de Grieg.

Suzanne écoutait cette voix d'un timbre si juste, mais les paroles, plus que la musique, pénétraient dans son cœur. Quand le chanteur se tut, elle ne parla pas, les yeux pensivement fixés sur les courants du fleuve.

— A quoi rêvez-vous ainsi, mademoiselle ? dit doucement Larix.

— Je pensais...

Mais elle ne parvenait pas à formuler sa pensée. C'était trop difficile, elle n'avait jamais essayé. Ses émotions étaient toujours restées à une place silencieuse et sensible du cœur. Son père et elle ne s'en étaient jamais dit plus que « comme c'est beau, père ? Ah ! oui, Zanneke ! Ah voyez le soleil et la neige, père ! »

— Je pensais... répéta Suzanne, que... je serais heureuse de rester au Weert... enfin, ne croyez-vous pas, que quand on aime beaucoup, beaucoup son métier, et le mien c'est tout cela... (elle montrait les digues, l'Escaut, les oseraies). Ne croyez-vous pas qu'alors on ne s'attriste jamais d'être seule ?

— Cela peut remplir une vie d'homme, dit-il, mais pas une vie de femme. A une femme, il faut l'amour et les enfants.

Elle éprouva une gêne légère, comme lorsqu'elle avait ouvert son jersey pour sentir le vent sur son corps. Elle venait, pour la première fois, d'ouvrir sa pensée, et le mot *amour* lui était envoyé. Elle détourna la conversation et s'écria que la marée était étale, expliquant comment elle

voyait cela à certains remous.

En effet, malgré le froncement irrité des mille petites vagues agrippées, la marée recula bientôt, découvrant les sentiers boueux.

Max le chien crotté, Max l'homme débraillé, accompagnèrent Suzanne, le long des digues.

— Je suis mouillé, dit Larix en montrant ses légères chausses, il faut que je me sèche. Y a-t-il un estaminet aux environs ?

— Venez chez moi, dit Suzanne, je vous donnerai des souliers de père, et je vous expliquerai le règlement des digues et de l'association des propriétaires, dont vous faites partie maintenant, comme *petit Gelandé* ; pour être *grand Gelandé*, il faut trois fois plus de terre que vous n'en possédez !

— Je voterai pour vous, mademoiselle, déclara Larix. Je ne veux qu'une comtesse des digues, point de comte ! Suzanne haussa légèrement les épaules :

— Nous goûterons en rentrant, dit-elle, il ne faisait pas chaud dans notre arbre.

GÔÛTER

Joke leur servit du café, des tartines, du pain d'épice. Ils parlèrent des gelées de l'hiver passé, de la région des digues entre l'Escaut et Durme, que Suzanne aimait et où Larix s'était promené; du printemps hâtif de cette année; et Suzanne demanda les paroles de la chanson que Larix avait chantée dans le saule.

— C'est, répondit-il, une chanson norvégienne traduite en flamand. J'ai suivi des cours de chant au Conservatoire. Je suis membre de la Chorale Cécilia d'Anvers. Donnez-moi du papier, que j'inscrive ces paroles que vous aimez. Puis je chanterai encore.

Pendant qu'il écrivait, le silence tomba dans la vieille salle. Le regard de Suzanne errait distraitement parmi tous ces objets familiers; la gravure ancienne représentant Dumouriez à cheval, la photographie de son grand-père, «agrandissement» offert par le Conseil communal du Weert; les meubles en acajou, le tapis en moquette, et, au milieu de tout cela, cet étranger, ce Larix, avec sa figure maigre, si différente du beau visage de Triphon.

Larix lui tendit son papier, et gaiement: «Voilà les paroles, comtesse, et voici la musique.» Il chanta de sa voix douce et juste. Suzanne l'écoutait de tout son cœur. Les paroles la touchèrent de nouveau; elle trouva pour-quoi, et quand Larix se tut, elle le dit. C'était la première fois qu'elle parvenait à formuler son émotion. Elle parla lentement en cherchant ses mots: «Je pense, en vous écoutant, à la dernière promenade de père, au début de

mars. Il marchait bien difficilement; nous sommes pourtant allés jusqu'à la digue. Il me disait qu'il voulait revoir encore une fois l'Escaut. C'était comme dans la chanson que vous venez de chanter (elle regarda le papier qu'elle tenait en main): «*Des rayons brillants dansaient sur les collines du renouveau.*» Père ne disait pas de ces choses-là, mais je sais bien qu'il les sentait. Moi aussi je les sentais, mais il n'y a pas longtemps... que je m'en rends compte».

Larix la regarda avec intérêt et lui dit qu'à présent elle jouirait encore davantage des beautés du pays. Mais comment s'était-elle aperçue de cet amour pour l'eau et pour les digues?

— Quand père est mort, je me suis dit: Un an! je me donne un an pour arranger mes affaires, puis je m'en irai. Il y a de cela trois mois, et j'ai compris maintenant que mon père et le pays, je les aimais l'un par l'autre, et je crois que je ne pourrai plus partir...

— Et pourtant, vous souffrez à l'idée de rester ici pour toujours?

— Oui. Père y a vécu, il y est mort; grand-mère aussi. Et... y ont-ils jamais trouvé l'*asile heureux* dont parle votre chanson?

— S'ils y ont trouvé l'amour, oui. Cette question d'*'asile heureux* a été discutée au Conservatoire pour l'interprétation de la chanson. L'*asile heureux*, c'est là où l'on a trouvé l'amour. Moi, si je n'avais pas une mère malade, je serais parti loin, au loin. Il n'est plus d'*asile heureux* pour moi. Je... j'ai perdu celle qui pouvait me le donner... Ici Larix se reprit et ajouta vivement: «Montrez-moi maintenant mon catéchisme de membre du conseil des digues.»

Les digues! Suzanne venait de les oublier. Elle éprouvait une désagréable sensation à cause des quelques mots de Larix: «J'ai perdu celle qui pouvait me le donner.» Elle prit le règlement des digues et commença:

La direction de chaque polder, nommée à la majorité de l'assemblée générale des propriétaires, se composera, pour les polders intérieurs d'un Dyckgraef, d'un juré et d'un receveur greffier...

— Et qu'appellez-vous un *polder*, comtesse?

— C'est un ensemble, un système de digues et d'écluses, de terres prises sur le fleuve.

La jeune fille prit une brochure et lut:

Dès le VII^e siècle, on tenta de conquérir les terres submergées. Mais ceci donnait lieu à tant de contestations que les Comtes de Flandre organisèrent ces associations de propriétaires ou « polders ». L'ensemble des coutumes fut réglementé définitivement sous l'Empire.

Larix demanda encore ce qui constituait, à proprement parler, un *schorre*.

— C'est, dit Suzanne, le terrain d'alluvion que seules les fortes marées recouvrent. Il devient propriété privée par l'endigement. Même si la digue qui l'entoure est une simple digue d'été; c'est le cas de votre *schorre*, monsieur Larix.

Et elle reprit sa lecture:

L'assemblée générale a lieu en mars ou avril...

— Comtesse, dit Larix en prenant congé, comtesse des digues, vous l'êtes de fait. Je mènerai une campagne électorale pour vous. Il faut que vous le soyez de droit.

Elle secouait la tête; elle avait bien envie, oui, mais elle ne savait si elle pourrait...

— Je suppose d'ailleurs, continua Larix, que ce grand jeune homme blond nommé Triphon vous aide à diriger tout cela?

Suzanne rougit et, vexée de rougir, rougit plus encore et dit précipitamment:

— Oh! il s'y connaît très bien; c'est Père qui le lui a appris, voyez-vous...

Larix la regarda, comme s'il eût voulu dire quelque chose encore, mais il se tut et partit.